

Le vivant
Le vivant, l'animal

Pascal Dupond

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Introduction : Quel objet se propose-t-on quand on étudie le vivant ? Où trouver le vivant ?

« L'observation scientifique, écrit le biologiste Ernest Kahane (*La Vie n'existe pas*, Editions rationalistes, 1962) nous montre des êtres vivants, de la matière vivante, des phénomènes vitaux... » - des êtres vivants : la plante, l'animal ; de la matière vivante : le tissu végétal, un fragment de feuille, à partir duquel on peut recréer, sous certaines conditions, la plante entière ou bien le tissu épithélial ou osseux de l'animal ; les phénomènes vitaux : la photosynthèse, la dégradation des sucres. Cette proposition souligne que le biologiste, à supposer qu'il veuille renoncer, en raison de ce qu'il se représente comme une exigence scientifique, à l'idée de vie, n'en est pas moins contraint, pour désigner l'objet de son étude, à utiliser des termes dérivés des mots « vie » et « vivre », c'est-à-dire le participe présent « vivant » et l'adjectif « vital », le premier de ces termes intervenant lui-même en deux occurrences, comme prédicat du terme « être » ou comme prédicat du terme « matière ». La langue française réserve le terme « être » (au sens où l'on parle d'êtres vivants, mais aussi d'être humains ou d'êtres pensants), par contraste avec les « choses », aux formes de réalité ou d'existence

présentant non seulement une unité complexe mais une sorte d'individualité, de référence à soi (d'autonomie) et de *conatus*. Un « être » est, à un degré ou à un autre, « auto-normé ». Nous constatons donc que, même si « la vie n'existe pas », le biologiste (et avec lui le philosophe, qui réfléchit sur la connaissance du vivant) n'en doit pas moins supposer que le terme « vivant » (avec les deux substantifs dont il peut être attribut) et le terme « vital », malgré les différences de sens et d'emploi, ont un référent commun justifiant leur appartenance à une même sphère de phénomènes. Et cette référence commune conduit à se demander comment articuler les termes « être vivant », « matière vivante », « phénomènes vitaux ». Sous quel angle entrer dans les phénomènes de la vie : les phénomènes vitaux sont-ils la clé d'intelligibilité de la matière vivante et la matière vivante celle des êtres vivants ou bien ne faut-il pas plutôt, à l'inverse, donner la primauté aux « êtres vivants » ? La connaissance du vivant doit elle être d'abord la connaissance de l'organisme dans son individualité et son comportement ? Ou bien plutôt la connaissance des composants de l'organisme jusqu'à la cellule, ou des composants de la cellule et des processus biochimiques qui y interviennent ? On peut purement et simplement prendre acte de cette diversité : François Jacob souligne dans *La Logique du vivant* que la biologie n'est pas un monolithe et travaille selon plusieurs orientations, avec un pôle « intégriste » et un pôle « tomiste »¹. Mais où chercher l'essence des phénomènes de la vie et l'unité du monde vivant ? Est-ce dans la biologie tomiste ou dans la biologie intégriste ? Est-ce dans la découverte des phénomènes biochimiques élémentaires ou dans la compréhension de la « forme vivante » comme subjectivité douée de perception et de comportement et s'orientant dans un monde ? Sans doute s'agit-il d'approches complémentaires ; ainsi l'une ne saurait rendre vaines les autres. Mais l'opposition des approches ne saurait être effacée : les techniques de microscopie, optique puis électronique, ont longtemps exigé que la vie soit supprimée dans l'objet observé par l'usage même des techniques de l'observation². Ce qui est néanmoins assuré, c'est que notre *expérience* commune du vivant (faute de laquelle la biologie perdrait son objet) donne le premier rang à l'« être vivant », tel qu'il s'annonce autant par ses caractères morphologiques que par son comportement.

Depuis le début du 18^e siècle, l'être vivant est appelé « organisme ». Le mot apparaît chez Leibniz qui l'emploie comme synonyme d'organisation

Compris selon l'étymologie, ce terme désigne le vivant par l'un de ses caractères les plus visibles : la possession d'organes exerçant certaines fonctions, et des fonctions synergiques, complémentaires, qui se prêtent à une lecture en termes de finalité. Cette désignation du vivant

1 François Jacob, *La logique du vivant*, Gallimard, Tel, p. 15 : « Le biologiste intégriste refuse de considérer que *toutes* les propriétés d'un être vivant, son comportement, ses performances peuvent s'expliquer par ses seules structures moléculaires. Pour lui, la biologie ne peut se réduire à la physique et à la chimie. Non qu'il veuille invoquer l'inconnaissable d'une force vitale. Mais parce que, à tous les niveaux, l'intégration donne aux systèmes des propriétés que n'ont pas leurs éléments. Le tout n'est pas seulement la somme des parties. A l'autre pôle de la biologie se manifeste l'attitude opposée qu'on peut appeler tomiste ou réductionniste. Pour elle, l'organisme est bien un tout, mais qu'il faut expliquer par les seules propriétés des parties ».

2 C'est ce que montrent bien les réflexions de deux observateurs de l'histoire de la biologie. L'un écrit en 1972 : « Ce voyage vers le bas sur l'échelle des dimensions a une certaine ironie, car dans ma recherche du secret de la vie, j'aboutis à des atomes et des électrons qui n'ont pas de vie du tout. Quelque part sur ce chemin, la vie m'a filé entre les doigts ». Et un autre : « On dit que la radiation électronique subie par un échantillon sous le rayonnement du microscope est à peu près la même que celle qui serait reçue si une bombe H de dix mégatonnes explosait à une distance de trente mètres » (cité par Evelyn Fox Keller, *Expliquer la vie*, Gallimard, 2005, p. 360, note 26). Keller conclut : « On pourrait soutenir que les succès de la microscopie électronique représentent le point culminant de la biologie comme science du non-vivant. Ses réalisations semblaient ne faire que renforcer la conviction d'une incompatibilité ou d'une barrière fondamentale entre la visibilité et la vitalité ou bien, d'après la célèbre formule avancée par Niels Bohr en 1932, entre 'la lumière et la vie' » (op. cit. p. 239)

comme organisme résume une conception de la vie qui s'est formée dans le monde grec et que l'on peut, à la suite de Canguilhem, appeler « technologique »³. L'animal-machine de Descartes en serait une variation, Ce modèle technologique de l'articulation entre le tout et les parties du vivant n'est pas le seul possible. Son insuffisance a été montrée de multiples façons. D'autres modèles se sont proposées à la pensée, au gré des progrès de la connaissance du vivant ou du champ technique offrant les ressources de modélisation. Chez Claude Bernard, la cellule et le milieu intérieur conduisent vers un modèle politique. Aujourd'hui apparaissent des modèles informatiques. On pourrait ainsi écrire une histoire de la biologie qui examinerait les différentes conceptions des rapports entre tout et parties.

Quelles que soient ces différences, il nous suffit présentement d'observer que le terme « organisme » désigne, dans le vivant, un type original d'ordre. L'ordre est présent déjà dans la matière inanimée : l'atome est constitué de protons, de neutrons, d'électrons, les molécules chimiques possèdent une structure parfaitement fixe, les cristaux présentent une parfaite régularité géométrique. Mais l'ordre du vivant (que nous appelons organisation) est différent : il n'est pas une forme statique, comme le cristal, dont la permanence est celle de la matière composante, il n'est pas non plus une forme dynamique qui, comme la vague, serait réductible à l'interaction de ses parties. Il possède ce qu'on peut appeler, au moins sur le plan descriptif, une force formatrice (assimilation, régénération, reproduction). L'organisme, l'organisation paraissent bien être la voie royale vers le phénomène de la vie. Néanmoins, d'entrée de jeu, l'étude de l'organisme présente un certain nombre de difficultés.

Nous savons aujourd'hui que le vivant et l'inanimé ont les mêmes composants élémentaires et que la vie a surgi de l'évolution géochimique. Si donc il y a un passage graduel des macromolécules (qui sont de longues chaînes de radicaux engendrées par la répétition d'un motif chimique déterminé) en passant par les virus (qui sont au delà des macromolécules, mais sans avoir toutes les propriétés d'un organisme) jusqu'aux premières bactéries, quelle originalité par rapport à l'inanimé peut-on encore reconnaître à l'organisme ? Si vraiment le passage de l'inanimé à l'animé se fait par complexification, c'est la biochimie qui détient la vérité de la vie. Ou bien alors, si la biochimie ne détient pas la vérité de la vie, il faut admettre qu'à la faveur de la complexification croissante apparaissent des propriétés vraiment originales, émergentes et qu'une gradation de complexité détermine des seuils qualitatifs. On devrait alors admettre qu'à l'échelle microscopique, l'organisme n'est rien d'autre que biochimie, mais qu'à l'échelle macroscopique, ces processus déterminent des fonctions, des comportements dont la biochimie ne peut pas livrer le sens *biologique*. De cet ordre de problèmes relève l'émergence de la conscience, qui accompagne l'apparition et la complexification du système nerveux.

La réflexion philosophique sur la connaissance du vivant conduit ainsi à une question de méthode, au sens où une méthode est une voie d'accès à l'essence d'une certaine région du réel. Nul doute que la méthode de la connaissance du vivant ne doive être une méthode rationnelle. Mais qu'exige au juste le rationnel ? Jacques Monod revendique pour l'étude du vivant la même objectivité que celle qui a été conquise par Descartes et Galilée pour l'étude de la nature inanimée. Dans son esprit, la rationalité de la connaissance du vivant implique une exigence d'objectivité, et celle-ci conduit à l'exclusion méthodique de tous les prédicats que nous attribuons au vivant selon l'analogie avec l'expérience de la vie en notre propre conscience, bref

3 G. Canguilhem, *Etude d'histoire et de philosophie des sciences*, Vrin, 1970, p. 323 : « Il nous semble qu'Aristote a élevé à la dignité d'une conception générale de la vie une sorte de structure de la perception humaine des organismes animaux, structure à laquelle on pourrait reconnaître le statut d'un *a priori* culturel. Le vocabulaire de l'anatomie animale, dans la science occidentale est riche en dénominations d'organes, de viscères, de segments ou de régions de l'organisme exprimant des métaphores ou des analogies technologiques [...] l'expérience technique communique ses normes opératoires à la perception des formes organiques ».

l'objectivité exigerait la réduction de l'organisme à une machine. Mais rien ne prouve que l'exigence de rationalité ait exactement les mêmes implications dans les différents domaines de l'être et que l'objectivité ait toujours exactement la même signification. La première exigence rationnelle, concernant la connaissance du vivant, ne serait-elle pas d'abord d'en accueillir le sens d'être original ? ce qui pourrait impliquer que le vivant soit reconnu, d'une façon ou d'une autre, comme le sujet d'un monde vécu, comme un centre d'activité. Ainsi s'esquisserait une « biologie philosophique », au sens que Hans Jonas donne à ce terme : « Une biologie non philosophique est une biologie purement physique, [qui] ignore que l'objet dont elle s'occupe a aussi un sentir, qu'il sent, espère, craint ou a peur, éprouve l'avidité, la faim, la soif, etc. [...] Une biologie philosophique est celle qui, [...] dans l'examen de l'organisme, n'oublie jamais qu'il n'est pas seulement un ensemble au sens fonctionnel, mais aussi au sens psychosomatique. C'est-à-dire que l'aspect intérieur ou la subjectivité de l'organisme est aussi indispensable pour une compréhension biologique de l'objectivité de l'organisme »⁴.

I/ Les caractères distinctifs de l'organisme : Lamarck et Hegel

I-A Les caractères distinctifs « objectifs » du vivant selon Lamarck

La *Philosophie zoologique* (1809)⁵ de Lamarck exprime la conviction que la biologie ne peut être que « la recherche des causes physiques qui donnent lieu aux phénomènes de l'organisation et de la vie » (PZ, p. 456)., donc que « la nature n'a pas besoin de lois particulières ; celles qui régissent généralement tous les corps lui suffisent parfaitement pour cet objet » (PZ, p. 410). Mais elle exprime aussi la conviction que cette recherche des causes physiques de l'organisation doit se fonder sur une identification préalable des caractères distinctifs de l'être organisé : « si l'on veut parvenir à connaître réellement [...] quelles sont les causes et les lois qui donnent lieu à cet admirable phénomène de la nature et comment la vie elle-même peut être la source de cette multitude de phénomènes étonnants que les corps vivants nous présentent, il faut avant tout considérer très attentivement les différences qui existent entre les corps inorganiques et les corps vivants » (PZ, p. 319) Et c'est pourquoi au début de la seconde partie de sa *Philosophie zoologique*, Lamarck fait une comparaison méthodique entre le vivant et l'inanimé afin de faire apparaître la spécificité du vivant.

I/ Le vivant se caractérise d'abord par son mode d'individualité : « tout corps brut ou inorganique, écrit Lamarck, n'a d'individualité que dans sa molécule intégrante : les masses [...] qu'une réunion de molécules intégrantes peut former n'ont point de bornes, et l'étendue, grande ou petite, de ces masses n'ajoute ni ne retranche rien qui puisse faire varier la nature de ce corps ; car cette nature réside en entier dans celle de la molécule intégrante de ce corps. Au contraire tout corps vivant possède l'individualité dans sa masse et son volume ; et cette individualité qui est simple dans les uns et composée dans les autres n'est jamais restreinte dans les corps vivants à celle de leurs molécules composantes ».

Au centre de l'idée d'individualité se trouve l'idée d'indivisibilité. L'individu, c'est étymologiquement ce qui ne peut pas être divisé sans altération.

Parmi les êtres, ceux qui sont divisibles sont des « tous » *par agrégation*, homogènes dans leurs parties et dans leur tout et leur forme est *externe* au sens où elle résulte des forces physiques agissant sur les parties. D'autres êtres sont indivisibles au sens où leur multiplicité est unifiée et rendue indivisible par une forme ou une essence du tout. Ainsi le fragment d'une cruche ou d'une machine n'est pas homogène à la cruche ou à la machine complètes (et ne peut

4 Hans Jonas, *Erkenntnis und Verantwortung*, 1991, p. 105 (cité par Jacques Dewitte, « La redécouverte de la question téléologique », in *Etudes phénoménologiques*, n° 23-24, p. 20).

5 Lamarck, *Philosophie zoologique* (PZ), Paris, GF, 1994

pas rendre les mêmes services qu'elles) et de même une partie, cellule, tissu, organe d'un vivant n'est pas homogène à l'organisme complet. Dans ce cas, l'individualité n'appartient pas seulement à la partie composante (ce que Lamarck appelle « molécule intégrante ») mais aussi et d'abord au tout qui ne peut pas être divisé sans s'altérer. C'est pourquoi aussi l'être vivant présente une invariance formelle spécifique [« les corps vivants offrent tous, à peu près, dans leur masse, une forme qui est particulière à l'espèce, et qui ne saurait varier sans donner lieu à une race nouvelle »], alors que les corps inorganiques n'ont d'invariance formelle que dans leurs « molécules intégrantes ». Nous aurons à distinguer ultérieurement entre la forme de l'artefact (qui est mise dans la matière par une causalité transitive) et la forme de l'être vivant (qui relève d'une causalité immanente et qui est une forme en formation, une forme qui ne cesse jamais d'être, avant la mort, une forme en formation). Dans l'artefact, la forme relève d'une fabrication, qui est, comme le dit Bergson, une compression du multiple en un), dans le vivant elle relève d'une organisation, qui est, au contraire, une expansion de l'un en multiple.

2/ Tandis que l'inorganique peut être constitué de molécules intégrantes (toutes semblables) ou de molécules composantes (dissemblables), le vivant présente une nécessaire hétérogénéité de composition [« Tous les corps vivants, même ceux qui sont les plus simples en organisation, sont nécessairement hétérogènes, c'est-à-dire composés de parties dissemblables... »]. L'un des aspects de cette hétérogénéité est la composition de solide et de liquide : « aucun corps ne peut posséder la vie s'il n'est formé de deux sortes de parties essentiellement coexistantes, les unes solides mais souples et contenant, les autres liquides et contenues, indépendamment des fluides invisibles qui le pénètrent et qui se développent dans son intérieur ».

3/ Les parties hétérogènes d'un organisme sont interdépendantes: « les molécules composantes d'un corps vivant et, conséquemment, toutes les parties de ce corps sont, relativement à leur état, dépendantes les unes des autres ; parce qu'elles sont toutes assujetties aux influences d'une cause qui les anime et les fait agir ; parce que cette cause les fait concourir toutes à une fin commune, soit dans chaque organe, soit dans l'individu entier ; et parce que les variations de cette même cause opèrent également dans l'état de chacune de ces molécules et de ces parties ». Dans un corps inorganique, les parties (les molécules intégrantes) sont indépendantes et leur solidarité est seulement mécanique. Dans un corps organique, les parties composantes sont fonctionnellement, unies au sens où elles sont soumises à une cause unique qui les « anime » et les fait concourir ensemble à une fin commune. Cette référence à une cause formelle (assurant la causalité circulaire entre le tout et les parties) et à une cause finale peut étonner, dans une biologie qui se veut strictement mécaniste⁶ : cette situation montre que l'objectivité scientifique exige que l'on reconnaisse la pertinence au moins descriptive ou phénoménale du vocabulaire de la forme et de la finalité

4/ L'être vivant doit au mouvement une identité d'être que le corps inorganique doit au repos : « tout corps qui possède la vie se trouve continuellement, ou temporairement, animé par une *force particulière* qui excite sans cesse des mouvements dans ses parties intérieures, qui produit sans interruption des changements d'états dans ces parties, mais qui y donne lieu à des réparations, des renouvellements, des développements et à quantité de phénomènes qui sont exclusivement propres aux corps vivants ; en sorte que, chez lui, les mouvements excités dans ses parties intérieures altèrent et détruisent, mais réparent et renouvellent, ce qui étend la durée de l'existence de l'individu, tant que l'équilibre entre ces deux effets opposés, et qui ont chacun leur cause, n'est pas trop fortement détruit ». Dans l'inorganique, le repos est condition

6 Les corps vivants comme les corps inorganiques “ sont de véritables productions de la nature. Ils résultent tous de ses moyens, des mouvement répandus dans ses parties, des lois qui régissent tous les genres, enfin des affinités, grandes ou petites, qui se trouvent entre les différentes matières qu'elle emploie dans ses opérations ” (*Histoire naturelle des animaux ans vertèbres*, I, 57). Si les êtres vivants ont une force formatrice ou une activité compositrice, celle-ci ne se surajoute pas aux lois physiques, elle est l'effet des lois physiques s'exerçant dans le cadre formel de l'organisme.

d'identité et le mouvement signifie toujours altération, soit de la forme et de la consistance du corps (la cire qui est approchée de la flamme) soit de sa nature, si le mouvement altère la molécule intégrante (la combustion de la cire). Dans l'organique, c'est l'inverse : le repos produit l'altération et c'est le mouvement qui permet à l'individualité organique de conserver son être à travers le temps, ou plus précisément, un certain équilibre entre les mouvements qui altèrent et les mouvements qui réparent, anabolisme (assimilation) et catabolisme

5/ Les corps inorganiques ont une masse et un volume qui tient à des causes mécaniques contingentes par rapport à leur nature et l'augmentation de la masse se fait par juxtaposition. « L'accroissement, au contraire, de tout corps vivant est toujours nécessaire et borné, et il ne s'exécute que par intussusception, c'est-à-dire que par pénétration intérieure, ou l'introduction dans l'individu de matières qui, après leur assimilation, doivent y être ajoutées et en faire partie. Or cet accroissement est un véritable développement des parties du dedans au dehors, ce qui est exclusivement propre aux corps vivants ». Les corps organiques ont une masse qui relève de leur essence (ou de l'essence de leur espèce) et s'accroissent par développement de parties du dedans au dehors.

Enfin les corps vivants se signalent par la nutrition, la naissance et la mort.

On peut concevoir pour les corps différents types d'identité. La première serait l'identité *statique* du bloc de granit, conditionnée par l'identité de ses composants matériels. Une seconde serait l'identité *dynamique* de la vague, de la flamme ou du tourbillon : une même forme se perpétue en se répétant d'instant en instant, mais cette forme est réductible aux interactions matérielles qui la produisent successivement. Enfin une troisième serait l'identité dynamique de l'organisme, conservant sa forme à travers le renouvellement de ses parties composantes et la forme de l'espèce à travers la reproduction. La forme vivante est d'une telle nature qu'elle s'identifie constamment à soi en différant constamment de soi par l'opération du métabolisme. Aussi Lamarck écrit-il : « Aucun corps inorganique n'est obligé de se nourrir pour se conserver ; car il peut ne faire aucune perte de parties et lorsqu'il en fait, il n'a en lui aucun moyen pour les réparer. Tout corps vivant, au contraire, éprouvant nécessairement dans ses parties intérieures des mouvements successifs sans cesse renouvelés, des changements dans l'état de ses parties, enfin des pertes continuelles de substance par des séparations et des dissipations que ces changements entraînent ; aucun de ces corps ne peut conserver la vie s'il ne se nourrit continuellement, c'est-à-dire s'il ne répare incessamment ses pertes par des matières qu'il introduit dans son intérieur ; en un mot s'il ne prend des aliments à mesure qu'il en a besoin ».

Naissance et mort sont aussi le propre du vivant : « Tous les corps vivants [...] naissent véritablement et sont le produit, soit d'un germe que la fécondation a vivifié ou préparé à la vie, soit d'un bourgeon simplement extensible, l'un et l'autre donnant lieu à des individus parfaitement semblables à ceux qui les ont produits » [...] « Tout corps vivant [...] est inévitablement assujéti à la mort ; car le propre même de la vie, ou des mouvements qui la constituent dans un corps, est d'amener, au bout d'un temps quelconque, dans ce corps, un état des organes qui rend à la fin impossible l'exécution de leurs fonctions, et qui, par conséquent, anéantit dans ce même corps la possibilité d'exécuter des mouvements organiques ».

Observons pour conclure que, dans son repérage des traits constitutifs du vivant, Lamarck met l'accent sur des caractères strictement objectifs de l'individualité. Si en revanche on interroge l'individualité vivante d'un point de vue subjectif, on se demandera ce que signifie « être un individu » pour l'individu lui-même. Or l'interrogation de l'individualité sous l'angle « subjectif » devient nécessaire dès le moment où nous supposons qu'une (ou peut-être même *la*) signification essentielle de l'individualité échappe à l'observation purement extérieure ou objective et ne peut se déceler que dans l'auto-expérience de l'individualité, donc que l'individualité appartient et appartient seulement à un être ayant une identité auto-référée. L'un

des premiers penseurs à avoir montré que l'individualité échappe à une appréhension purement objective est Leibniz.

Ce que Leibniz veut montrer, avec son concept de monade, c'est qu'on ne peut pas penser un être réel ou substantiel, ayant une individualité, autrement que comme un être vivant (Leibniz dit souvent que, dans l'univers, tout est plein de vie), c'est-à-dire ayant un pouvoir de représentation ou d'expression (représentant ou exprimant l'univers entier sous un certain point de vue), ayant un mode d'être analogue à celui que nous nous représentons, dans notre propre conscience, comme celui d'un sujet. La monade n'est pas un « sujet » à proprement parler (seules sont des sujets les monades qui sont des esprits) mais elle est analogue à un sujet, c'est un quasi-sujet, dont l'individualité a une signification irréductiblement subjective. Il est vrai qu'on ne peut pas trouver dans la nature deux feuilles semblables ou deux gouttes d'eau semblables ou deux grains de sable semblables. Donc l'individuation des êtres de la nature se voit, se constate et, de ce point de vue, le principe des indiscernables (selon lequel il n'existe rien d'absolument semblable dans la nature) a une signification objective : on le constate dans l'expérience externe. Mais cette individuation « objective », au sens où elle se constate dans l'expérience externe, est fondée sur l'individuation « subjective » de ces quasi-sujet que sont les monades entrant dans la composition de tous les êtres naturels..

Hegel, dont la philosophie de la vie sera esquissée dans le chapitre suivant, reprend, sur ce point, l'inspiration de Leibniz.

Une question du même ordre se pose au sujet de la mort. Si l'on donne à la mort une signification strictement objective, on en recherchera les critères cliniques, avec une finesse croissant au gré des progrès de la connaissance du vivant. Si l'on donne aussi à la mort une signification subjective, alors on s'interrogera plutôt sur la « mortalité », c'est-à-dire le rapport du vivant à sa mort. Telle est la voie qu'esquise Hans Jonas. La vie de tous les vivants, a fortiori la vie humaine est une tension permanente entre être et non-être, ce qui veut dire qu'avec la vie, l'être est devenu une possibilité à réaliser, une tâche à accomplir, sans cesse à regagner sur son contraire, le non-être. L'être vivant est menacé, mais précisément parce qu'il est menacé, il peut dire oui à la vie, et quand il dit oui à la vie, l'être se charge de sens et valeur. Mais la mortalité est le prix à payer pour que ce oui, pour que le sens et la valeur soient possibles, la mortalité est le prix à payer pour la naissance d'une subjectivité, d'une intériorité, qui est « l'unique lieu du sens au monde »⁷.

Si l'on admet que l'individualité a une signification irréductiblement subjective, on peut se demander à quels êtres elle peut être attribuée. On peut vouloir ne l'attribuer qu'à l'homme, en tant que ce vivant qui a un rapport insigne à sa propre mort, qui questionne son propre être et l'être comme tel. On peut au contraire vouloir l'attribuer à toute individualité vraie, c'est-à-dire à tout être qui est monade ou organisation de monades sous une monade dominante. Telle est la voie de Leibniz, que R. Ruyer a réactivée au 20^e siècle. On peut enfin chercher une voie médiane et chercher, parmi les êtres, quels sont ceux qui présentent par leur structure et leur comportement une attestation de quelque chose qui ressemblerait à ce sentiment de soi qui nous est originellement donné en notre propre conscience.

On ne peut manquer, sous ce point de vue, de distinguer organisme végétal et organisme végétal. L'organisme unicellulaire eucaryote présente une sorte de centration, avec le noyau, qui est comme un centre de commandement. Au cours de l'évolution, cette centration paraît se perdre ou s'affaiblir dans le végétal. Dans le végétal, l'association des cellules en un ensemble fonctionnel suppose que chaque cellule renonce à son existence individuée en faveur de l'entité collective, mais sans qu'apparaisse, au niveau collectif, une individualité comparable à celle des éléments primitifs. L'individualité est « morphologique » plutôt qu'interne. Mais la centration

7 Hans Jonas, *Evolution et liberté* (EL), Bibliothèque Rivages, p. 146.

refait surface avec l'animalité : le mouvement, la perception, l'émotion sont des modes de centration sur soi de l'organisme : l'œil ne voit pas pour soi ou pour jouir de soi mais pour ouvrir au monde l'organisme intégral ; en outre, c'est le même individu qui entend et qui voit, qui perçoit et qui se meut ; enfin les moyens que l'animal met en œuvre pour acquérir ce dont il a besoin (perception et locomotion) ajoutent de nouveaux genres de besoins au besoin métabolique de base et, avec ces nouveaux besoins, de nouveaux genres de satisfaction. Le vivant entre ainsi dans une sorte de dialectique dans laquelle s'accroît le degré de liberté et d'individuation et dont la vie humaine est le résultat.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr